



Bienvenue chez les catcheurs

Devenu un véritable show, le catch vit un renouveau. Les chaînes de télévision s'arrachent les combats. L'Internet mobilise les fans. Des écoles forment même les candidats à la baston

► Ce n'est pas une farce, le catch est tendance. Longtemps assimilé à un numéro ringard – avec ses personnages de foire, ses clichés éculés, ses impostures –, ce sport-spectacle est en train de redevenir un programme de divertissement grand public. Plébiscitées par une nouvelle génération de fans, les superstars du World Wrestling Entertainment (WWE) se produisent à nouveau en France. L'an passé, pour son premier show après quatorze ans d'absence, la plus grosse promotion américaine a rempli le Zénith de Paris et le Palais omnisports de Bercy. Dimanche dernier, c'est à Strasbourg que John Cena et ses comparses faisaient salle comble, avant de retrouver Bercy le 27 septembre.

Une nouvelle génération de passionnés a émergé, qui a découvert le catch américain sur Canal + dans les années 1990. Programmés d'abord le samedi soir en deuxième patrie de soirée – comme à la grande époque de l'ORTF –, les shows de la WWE ont ensuite été diffusés le samedi matin. Puis le mercredi, à destination d'un public beaucoup plus

jeune. « Ces gens qui ont été socialisés aux *Superstars du catch* et au *Club Dorothee* ont intégré de nouveaux registres et de nouveaux modèles », explique Christophe Lamoureux, sociologue du sport et du spectacle, auteur de *La Grande Parade du catch*. Canal +, qui vient de réintroduire du catch dans ses grilles, compare l'engouement pour ce spectacle singulier à la folie du poker. *Catch Attack* présente également l'une des meilleures audiences de la chaîne NT1. En février, l'émission du samedi soir a rassemblé jusqu'à 710.000 téléspectateurs, représentant 10,6 % de part de marché sur la TNT.

Ce nouveau public est amateur de culture populaire américaine, de mangas, de jeux de rôles. « Leur bagage culturel est différent, explique Lamoureux. Ils sont plus au fait de ce qui est kitsch, grossier, trash. Adeptes du second degré, ils prennent un malin plaisir

à réhabiliter ce que la génération de leurs parents, jugée trop sérieuse, avait relégué à du divertissement de seconde zone. » Le catch n'est plus l'apanage des classes les plus modestes. Consultant en gestion financière, Pierre-Alexis a ainsi rejoint l'école de l'International Catch Wrestling Alliance (ICWA) pour apprendre à faire le « bras à la volée » et le « bodyslam ». Il nourrissait déjà une passion peu commune pour l'accordéon.

Beaucoup d'étudiants remplissent les salles des écoles de catch qui se sont ouvertes ces dernières années. Pour la plupart, elles acceptent les gamins à partir de 14 ans. A Nanterre, l'Association des Professionnels du Catch (APC) compte parmi ses élèves un futur ingénieur. Dans le Nord, « Ken Abis », qui est en licence d'informatique, forme un duo de frangins peu fréquentables avec son ami d'enfance : les Smoke'n Roll Express. « Gamins, on jouait en

Pour Ludivine, cheveux orange et piercings, le catch s'apparente à « un jeu de rôles qui permet d'exprimer ce que l'on ne peut pas être au quotidien »

équipe aux jeux vidéo de catch, explique-t-il en relevant ses cheveux longs. Monter sur un ring ensemble, c'était notre rêve. »

Tatiana, 16 ans, a, elle, découvert le catch sur Internet. « C'est devenu ma passion », explique celle que son collègue a désormais surnommé « la catcheuse ». Son idole : Trish Stratus, une comédienne canadienne aux allures de pornstar qui avait tourné des pubs pour des tampons hygiéniques avant de rejoindre les rings de la WWE. Lorsque Canal + a retiré le catch de ses programmes en 2000, les amateurs se sont tournés vers la Toile, y tissant peu à peu une véritable communauté. Sur les sites spécialisés et les forums, les jeunes traquent les derniers ragots et autres indiscretions sur les catcheurs et les personnages qu'ils incarnent. Ils cherchent également à décoder leurs techniques et décortiquent leurs vidéos. D'où



A Laventie, dans le Nord, Daniel « Booster » Jalbert, président de l'ICWA, et sa femme Delphine, alias « Bulla Punk », bousculent les inconditionnels du catch de kermesse.

le développement du *backyard wrestling*, un catch sauvage qui se pratique dans les chambres d'enfant ou les cours d'école... « Le jour où un gamin se brisera la nuque, on nous traitera d'irresponsables et on nous reprochera de ne pas être structurés », soupire le président de l'ICWA, Daniel Jalbert, alias Booster. Des établissements scolaires demandent aux écoles de catch de venir faire de la prévention auprès de leurs élèves. « Le business est en plein boom », assure le mastodonte bardé de tatouages bariolés qui assume pleinement son évolution et déplore l'obstination des anciens à défendre le catch de kermesse comme une exception culturelle.

Ce dernier, le catch de l'Ange blanc et de Chéri Bibi, a longtemps été considéré comme un spectacle consternant, tout juste bon à distraire le beauf et le demeuré qui n'avaient toujours pas compris que rien de tout cela n'était vrai. De nos jours, les promoteurs ont abandonné cette posture ridicule qui tendait à assurer que les matches n'étaient pas truqués. Désormais, les catcheurs ne sont plus considérés comme des champions ou des imposteurs mais comme des artistes, capables de véritables prouesses athlétiques au service d'une illusion. « Quand les gens vont au théâtre

voir *Roméo et Juliette*, ils ne se lèvent pas au moment où les héros se suicident pour crier « chiqué », beugle Booster, qui a mis en vente des bracelets en silicone « *Fier d'être catcheur* ». De son côté, Marc Mercier, qui a le sens de la communication, a baptisé son école la Catch Academy, et se targue d'aller chercher les jeunes dans les cités, en leur expliquant qu'il va « les mettre en lumière ».

Le public n'est plus victime de la supercherie mais complice de la tragi-comédie. « C'est du sport-fiction », assène Christophe Lamoureux. Les réactions de la salle pèsent sur l'histoire et l'évolution des personnages. Alors que les stades de football, longtemps présentés comme les derniers lieux d'expression des rancœurs les plus inavouables, sont toujours plus réglementés, les galas de catch restent de véritables exutoires où les tribunes ont le pouvoir. Aucune censure. Le catch est résolument transgressif. Les acteurs jouent avec la règle et l'enfreignent en permanence. Le rôle de l'arbitre, qui incarne une justice toujours défaillante, est d'ailleurs central. Il alimente le contentieux. Conspué par des gradins scandalisés par son incompétence, il libère les pulsions d'une assistance en transe. Sans que cela ne génère le moindre inci-



dent. Car la soirée demeure une fête extrêmement permissive vécue comme une récréation. Et si un intrépide se risque à intervenir sur le ring? « On fait un exemple pour que ça calme tout le monde », prévient Booster en serrant le poing.

Philippe, 22 ans, téléconseiller en alternance dans une banque, est devenu arbitre pour « mieux appréhender la psychologie des combats ». La Superstar de son enfance? Ni Hulk Hogan. Ni Macho Man. Mais un antihéros, le « Bagarreur de Brooklyn », qui n'a gagné que cinq combats dans sa carrière. Depuis une dizaine d'années, le catch explore ainsi un nouveau registre où le Bien ne l'emporte plus toujours sur le Mal. L'idole des jeunes n'est plus un personnage tout droit sorti d'une bande dessinée qui conseille aux enfants de « dire leurs prières et de prendre leurs vitamines », comme le faisait Hogan. « Ce qui fonctionne, désormais, c'est la logique du pire. Comme si tout était dépourvu de morale », constate Lamoureux. A l'époque de la télé-réalité, le WWE a imaginé une au-

Booster, le tatoué, a mis en vente des bracelets en silicone « Fier d'être catcheur ». Sa femme Delphine joue les « destructrices » sous le délicat pseudonyme de « Bulla Punk »

tre forme de déballage et a débouché des scénaristes de sitcoms qui n'ont pas hésité à inoculer dans les scripts – où il est régulièrement question de complots et d'adultère – des histoires de nécrophilie ou d'inceste. « C'est un spectacle bien plus subtil qu'on ne pense, qui touche aux tabous, et remue des choses assez fondamentales comme le sexe et la mort », estime le sociologue.

Cheveux aussi noirs que ses yeux, un anneau dans la lèvre, Fanny aime le côté « baston » et « artistique ». A 17 ans, elle prend des cours à Nanterre avec Claude Rocca, ancien partenaire du Petit Prince. « Je ne suis plus scolarisée », balance celle qui se fait désormais appeler « Whispla-

sher », en insistant sur le fait que ce surnom « ne veut absolument rien dire... ». Pour monter sur scène, elle s'est bâti un personnage gothique qui porte une faux dans le dos. « On crée son propre rôle, s'enthousiasme Booster. On peut prendre un trait de sa personnalité et tirer sur le fil pour l'exacerber. » Chevelure bleu nuit et piercings, la massive Delphine, sa femme et mère de ses deux enfants, continue de jouer les « destructrices » sur le ring sous le délicat pseudonyme de « Bulla Punk ».

Comme dans les films catastrophe, la démolition fascine ces enfants de la crise. « Ils s'identifient beaucoup aux cultures de scènes populaires et mondialisées et ont la volonté d'exister en faisant du spectacle mais ne prennent rien au sérieux », observe Lamoureux. Jeunesse désenchantée, qui se donne le vertige pour se sentir vivre, elle cultive l'excès autant que la dérision. Telle Ludivine, 23 ans, qui suit depuis peu des cours à Laventie (Pas-de-Calais). Cette brindille aux cheveux orange et piercings trouve le catch

« impressionnant » mais également « fendard » pour son second degré : « Le show télé *Smackdown*, c'est un peu *Les Feux de l'amour* ! » Elle s'imagine du coup un personnage « plutôt méchant, c'est plus marquant ». Pour la jeune Ch'ti, gothique elle aussi, le catch s'apparente à « un jeu de rôles qui permet d'exprimer ce que l'on ne peut pas être au quotidien ».

Un monde interlope et marginal. Un univers où la réalité dépasse parfois la fiction, et où l'illusion masque souvent de profonds malaises. En juin 2007, le Canadien Chris Benoit a tué sa femme et leur fils de 7 ans, avant de se pendre. Depuis les années 1980, sept catcheurs professionnels se sont ainsi suicidés. Six sont morts d'overdose et cinq autres ont été assassinés. Loin des rings. Pour de vrai.

Christel De Taddeo
Reportage photo
Patrick Othoniel/JDD



A Nanterre, l'Association
les Professionnels du Catch forme des
jeunes avec Claude Rocca, partenaire
du Petit Prince durant douze ans.

